

Karine Raymond

*Toi et moi
à San
Diego*



Conception de la couverture et mise en pages : Karine Raymond
Révision littéraire : Le pigeon décoiffé
Révision linguistique : Marie-Claude Lavoie
Photo : Magali Eysseric

ISBN EPUB : 978-2-9820729-0-9
ISBN PAPIER : 978-2-9820729-2-3

Dépôt légal,
Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2023.

Il est interdit de reproduire une partie quelconque de ce livre
sans l'autorisation écrite de l'autrice. Tous droits de traduction,
de reproduction et d'adaptation réservés.

© 2023 Éditions Novembre & Karine Raymond
editionsnovembre.com | karineraymond.com

Karine Raymond

Toi et moi à San Diego

Nouvelle

NOVEMBRE

Quiconque a posé le pied dans les villes célèbres de ce monde peut valider l'affirmation suivante : les Québécois sont partout.

J'avais voyagé ici et là sans toutefois obtenir la palme de l'aventurière de l'Asie ou de l'Antarctique, nécessaire pour impressionner les citadins branchés. Un séjour à Londres, une tournée traditionnelle de l'Italie, une marche sur la ligne rouge de Boston en revenant par – je vous en prie, ne le dites à personne – Wells Beach. Bien sûr, à Wells, avec ses pancartes bilingues, on s'attendait à tomber sur un ou deux mille Québécois. Cependant, ce printemps-là, j'avais atterri à l'autre bout du continent américain : la côte ouest.

Au début juin, ma compagnie de services informatiques m'avait envoyée à San Diego. Construite dans un désert, cette ville arborait des coins de rue trop verts, qui éveillaient mes soupçons sur l'origine synthétique des gazons. Là où, jadis, les coyotes

chassaient parmi les cactus, s'élevait maintenant une ville évoquant les décors de cinéma : faux et vides entre deux bourrasques de congressistes.

Au lendemain de mon arrivée, j'étais déconfit et sans entrain : mon état normal après une journée en avion. J'avais donc profité du dimanche pour me promener sur l'allée piétonnière longeant la baie. Sur mon chemin, j'avais trouvé l'activité idéale pour mon niveau d'énergie : une croisière. Ne lésinant pas sur les dépenses, j'avais opté pour la grande expédition de deux heures. Une fois sur le bateau, je m'étais félicitée d'avoir su tirer parti de cet après-midi ensoleillé.

La promenade se résumait à une publicité pour l'armée : une ode à l'école de la US Navy, l'évocation du mystère de l'entrepôt militaire de la presqu'île Coronado, puis la tournée d'une dizaine de quais et de grues dédiés à la construction et à la réparation de porte-avions. Une plage et son hôtel de luxe, sur la presqu'île, détendaient l'atmosphère paranoïaque créée par le vrombissement des hélicoptères traversant le ciel toutes les trente minutes. Si les paysages côtiers dignes d'une carte postale manquaient à l'appel, les blagues du capitaine, que je captais entre deux grincements de micro, réussissaient à me divertir. Au retour de la croisière, j'avais localisé l'épicerie la plus proche de mon hôtel pour faire des réserves de gâteries.

Les quatre jours suivants, remplis de conférences sur l'infonuagique, s'étaient écoulés rapidement.

D'une salle à l'autre, j'avais bourré mon cahier de notes, dans lequel j'écrivais exclusivement à l'encre bleue. Et au moindre commentaire d'un de mes voisins, je lui servais ma réplique science-trop-classe : « Savais-tu que le cerveau assimile mieux ce qui est écrit à la main ? »

Le vendredi matin, j'avais déambulé sans but. Près d'un porte-avions transformé en musée, j'avais entendu deux amies discuter avec le délicieux accent qui nous distingue des autres francophones. J'avais souri en commençant le décompte dans ma tête : *deux à San Diego, deux à Londres, six en Italie, trois à Boston* et bon, ne revenons pas sur Wells.



Les nuages s'étaient retirés à dix heures trente, mon cellulaire affichait vingt-deux degrés Celsius. La journée resterait au beau fixe jusqu'au soir, à l'image des jours précédents. L'heure de dîner approchait, des itinérants sillonnaient les rues avec leurs paniers d'épicerie bondés de couvertures, de vêtements et de bacs divers, tout en écoutant les succès de l'heure sur des radios des années quatre-vingt. Armée de mon enthousiasme de vacancière, j'avais navigué à travers le labyrinthe de panneaux fléchés jusqu'aux guichets du musée USS Midway. Le porte-avions orné de lumières de Noël avait réussi à piquer ma curiosité. Étrange idée, tout de même, que d'illuminer gaie-ment un engin de mort. Avec un brin de culpabilité,

j'avais déboursé vingt-six dollars pour ce qui, après en avoir visité les dortoirs, m'avait laissé un arrière-goût de prison mobile.

Sur place, les commis et les anciens militaires du USS Midway affichaient une royale bonne humeur. Je réalisais que les États-Uniens avaient certes quelques défauts – comme le choix de leur président le démontrait la plupart du temps –, mais qu'ils savaient plaire aux touristes. Enfin, si ce coin de pays ressemblait aux autres États, s'entend. Au cours de mon séjour, jamais une ado désabusée ne m'avait ignorée dans une crèmerie ou un guichetier n'avait maugréé dans sa cabine. Ils m'écoutaient baragouiner leur langue avec le sourire. Mais parfois, ils étaient trop contents à mon goût de Montréalaise, habituée à payer ses articles à la pharmacie sans croiser le regard de la caissière.

Dès l'entrée du musée, une poussière métallique m'avait collé aux narines. J'avais suivi le troupeau de touristes dans un hangar dénudé pour atterrir au poste de distribution des dispositifs de visites guidées interactives. Pendant que je plaçais le casque d'écoute sur ma tête, j'essayais de ne pas imaginer toutes les oreilles qui s'y étaient collées. Bien que je sois fatalement contre les produits antibactériens, je résistais mal à la psychose des microbes caractéristique de mon siècle. Je déambulais dans les couloirs étroits en réfléchissant à toutes ces publicités hallucinantes qui vantaient les poche-pouche de toilette, de comptoir, de rampe d'escalier ou de sofa, qui éliminaient 99 % des odeurs, ou pire, des « vilaines » bactéries. Ces produits

éveillaient toujours en moi la même réflexion : était-ce l'aura d'impureté, longtemps projetée autour de la femme et son sexe, qui la poussait aujourd'hui à aseptiser chaque millimètre carré de son environnement ? Arrivée sur le pont, oubliant ma théorie honorable, j'avais plissé les yeux sous la lumière crue. Mon voisin d'enfance était assis sur un banc, près d'un avion gris sur lequel on avait peint un œil effilé, des lèvres rouges et des dents blanches pointues, rappelant le style d'une bande dessinée. La bouche entrouverte d'étonnement, j'avais ajouté un Québécois à mon décompte. *Trois à San Diego.*

Ce n'était pas monsieur Yaseen, mon sympathique voisin passionné des îles Galapagos et de Scrabble. Non. C'était Raphaël, la source de trop nombreux fantasmes. *Fuck!* Oups! Je ne devais pas prononcer le *F word* en pays anglophone.



Adolescent, Raphaël était imbu de lui-même, hyper conscient de sa beauté, en plus d'être fils de deux médecins et premier de classe. Que dire de plus ? Je rêvais alors qu'il me remarque même si j'étais persuadée qu'on ne s'entendrait pas. À la même époque, mon bulletin scolaire, impeccable, me gonflait de fierté. Mais c'était là notre seul point commun.

Rebelle anti-rose à l'adolescence, je m'insurgeais contre les diktats féminins. Je déclamais des discours tels que « Qui a décidé que c'était comme ça, une fille,

hein ? Tsé, au XVIII^e siècle, les femmes ne se rasaient pas et ne se brossaient jamais les dents ! Et c'était ça être "normale" pour l'époque ! ». J'étais aussi cassante que le *ck* du Annick qui me servait de prénom. Et hormis Sylvie qui partageait mes convictions, mes copines me trouvaient gentiment divertissante. Ce qui, bien sûr, attisait ma verve.

Cependant, en secret, je me comparais à chaque nouvelle amoureuse de Raphaël : des jeunes filles de bonne famille, en pleine possession de leur sensualité, un chemisier fleuri ouvert juste assez pour dévoiler la naissance de leur poitrine rebondie. Mon obsession pour mon voisin découlait du désir ardent de conquérir mon premier *chum*, et j'en éprouvais une honte profonde.

Figée entre Raphaël et deux touristes basanés concentrés sur les explications de l'avion à dents, je m'étais convaincue que la présence de Raphaël était impossible. Pas là, exactement au même endroit et à la même heure que moi au bout du continent. Bon sang ! Quelle malchance ! Je l'avais scruté pendant qu'il buvait sa bouteille d'eau avec une satisfaction souveraine. Il avait toujours sa tache de naissance à la base du cou et son aura de Maître Charmeur. Re-*F* ! Tant pis pour les photos d'avion pour mon père, j'avais complété la visite en coup de vent et fui à mon hôtel, dévorée de souvenirs plus détestables les uns que les autres.

Le lendemain, je m'étais réveillée débordante d'énergie, prête à explorer le Balboa Park, dont on